

fait, le livre est à la fois « retrait » et « retraits ».
Il est retrait des mondanités, de l'« environnement »
bruyant qui trouble la concentration. Mais il est aussi
retraits, en tant que refuge pour un lecteur qui cher-
che la tranquillité, propédeutique au plaisir de la lecture.

P. Jaccottet, dans son œuvre poétique, adopte une telle
attitude, et demande à son lecteur d'en faire autant. Ainsi,
dans Cahier de verdure, il appelle de ses vœux le lecteur à
« couper » avec son « environnement » - les paroles d'autrui -
et son « emploi du temps » - l'urgence temporelle - pour ap-
précier pleinement le spectacle de la nature. C'est l'introspection
ainsi rendue possible, et le temps passé à confronter son expé-
rience à celle de l'auteur, qui permettent de pleinement sai-
sir la pensée de Jaccottet. Celle-ci est celle de l'instant pré-
sent, de la capacité à saisir le beau dans son surgisse-
ment, comme il le décele dans ces images « ourlés de pourpre
quand ils vont vers la nuit ». C'est uniquement une concentra-
tion suffisamment longue, rendue possible par le calme résultant
de la « coupure », qui permet au lecteur de percevoir, ici,
l'embrasement du ciel dont il a lui-même pu être famili-
er. D'une certaine manière, c'est un « rapt mental » qui
se produit : notre imagination est, grâce à Jaccottet, enlè-
vée à la réalité prosaïque, et transportée vers la sphère du Beau.

C'est cependant ce phénomène intérieur, le « rapt men-
tal », qu'il s'agit d'examiner de plus près. Emarz semble
le situer au niveau de trois facultés : l'imagination, l'intelligence
et le sensible, l'affectif. On pourrait donc

N°
4.1.75

ne rien
écrire
dans

la
partie
hachurée

NE RIEN ÉCRIRE

Examen ou concours :

Série* :

Spécialité/option :

Repère de l'épreuve :

Épreuve/sous-épreuve :

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Note :
17/20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

Numérotez chaque
page (dans le cadre
en bas de la page) et
placez les feuilles
intercalaires dans le
bon sens.

Dans Vies minuscules, Pierre Michon affirme être saisi,
dès lors qu'il lit un classique, par le vertige de la Belle Lan-
gue, dont il mesure la beauté sans parvenir à la cerner. Ce fai-
sant, alors qu'il lit, il s'avère bien incapable de rompre avec
ce qui l'entouronne, avec les livres de sa bibliothèque. Chacune
de ses expériences de lecture semble hantée par le souvenir de cette
Belle Langue hors d'atteinte.

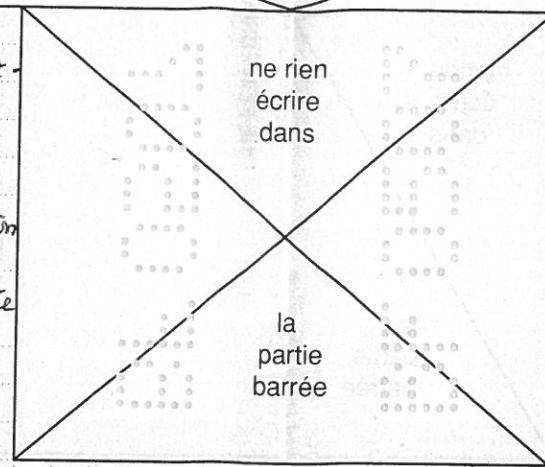
Or, le poète Antoine Emaz, dans « Carnet de Notes »
(2010), caractérise précisément le livre et l'acte même de lire
comme rupture, « coupure ». C'est une attitude quasi scolastique
qui caractériserait le lecteur. « Le livre est retrait, retraits; il
impose une coupure avec l'environnement, l'agenda, l'emploi
du temps. » Pour Emaz, donc, le livre serait à la fois « re-
trait » - un retranchement, pourrait-on penser, opéré dans notre
esprit, et qui fait écho au « rapt mental » - et « retraits ».
En d'autres termes, le livre serait un havre tranquille, où
s'établit le lecteur, loin de ce qui d'ordinaire nous accapare,
à l'image des contraintes et parasite notre lecture : l'urgence
temporelle, la présence d'autrui. « On ne peut lire distraitement,
sauf le journal (et encore...) ou un mauvais livre, ou
une lecture obligée, basse tension ou hors tension. » Emaz

N°
1.1.75

semble donc rapprocher la lecture qui se fait dans une attention assidue, un investissement plein. À l'opposé de ces lectures « basse [ou] hors tension », l'attention serait tension accrue ^{vis-à-vis} l'œuvre. Toutefois, il importe de relever qu'Émaz parle du « livre » en général, sans distinguer de genres précis, ni même en envisageant la question de la représentation (théâtrale). Or, on pourrait supposer que sa définition n'est pas valide pour toutes les œuvres littéraires. Mais au-delà d'une caractérisation du livre, Émaz décrit aussi l'« acte véritable de lire », établissant dès lors une typologie, entre les « vrai[s] livre[s] » et ceux ne répondant pas aux critères énoncés. De fait, pour Émaz, cet « acte véritable de lire est un rapt mental : qu'il soit imaginaire, intellectuel ou affectif ne change rien à l'œuvre. Un vrai livre est un vertige silencieux... » Paradoxalement, le « rapt » - en droit physique - touche ici au domaine « mental ». En lisant, j'abdiquerais - nécessairement ou non ? - quelque chose de moi : mon imagination, mon intelligence, ma capacité à éprouver des affections, des sensations. L'autre paradoxe porte sur ce vertige « silencieux ». Comment une sensation de vide, d'absence, peut-elle relever du domaine sonore ? Peut-être Émaz suggère-t-il ici que le vertige ressenti par le lecteur ne relève pas du dicible, faute de mots pour l'exprimer ou d'intelligence pour le comprendre.

Émaz présente donc ici à la fois le contexte de la lecture - marqué par la coupure avec le quotidien - et le sentiment provoqué par un « vrai livre ». Ce sentiment,

N°
2/15



vertigineux, semble toutefois peu dicible. Il s'agit donc de voir dans quelle mesure le livre exige une attitude de retrait de la part du lecteur, mais aussi de voir en quoi l'acte véritable de lecture aboutit à une abdication d'une partie de soi.

Tout d'abord, il s'agira de voir que, pour Émaz, l'acte authentique de lire suppose une attention particulière de la part du lecteur, qui se double d'un « rapt mental », d'une modification au sein même de son esprit. Toutefois, le critère d'attention, lequel, selon Émaz, est souvent peu présent dans notre propre expérience de lecture. Il faudra ainsi se demander si les sentiments procurés par la lecture - notamment ce « vertige silencieux » - nous désertent* ou s'ils demeurent malgré tout. Mais, face à cette conception de la littérature qui va de pair avec l'enselement du lecteur et l'amène à abdiquer une partie de lui-même, il conviendra de se demander si la littérature n'est pas plutôt connexion étroite avec le monde et libération du lecteur, plutôt que rapt de son esprit.

* - quand l'attention faillit -

Pour Émaz, le livre supposerait, de la part de son lecteur, un état d'esprit spécifique, une mise à l'écart de ce qui, ordinairement, occupe sa pensée. Dans son isolement, le lecteur se verrait saisir une partie de lui-même, faisant de chaque « vraie » lecture un « vertige silencieux ».

Tout d'abord, il semblerait, selon Émaz, qu'une posture d'esprit spécifique caractérise la lecture. De

N°
2/15

Lecture des Maximes caractérisée par une « coupe avec [...] l'agenda » - on prend le temps de lire dans feuilletter l'ouvrage - ce celle distraite, qui consiste à lire un aphorisme, puis un autre quelques pages plus loin. Dans le deuxième cas, il n'y a pas « retraite », car on lit les aphorismes suivant notre humeur, sui-

vant, donc, les contrariétés qui peuplent notre « environnement ». Le premier aphorisme - « Nos vertus ne sont, le plus souvent, que des vices déguisés. » - va être compris alors comme une illustration de mon humeur présente. Quand bien même il est isolément, cette aphorisme me confronte à ma propre expérience, à mon humeur, éventuellement me replonge dans mes tourments quotidiens. C'est pour cela que, même lu distraitement, un livre saurait me procurer un « vertige silencieux », silencieux car renvoyant à une humeur personnelle que je ne partage pas avec autrui.

Barthes met donc en avant le fait que les conditions dans lesquelles nous lisons n'altèrent pas forcément notre expérience de la lecture, mais se bornent à la modifier. En revanche, tous les genres ne sauraient s'accomoder d'une lecture distraite. Si la conception totalisante de l'auteur de « Garnet de Notes »*, on pourrait donc opposer la possibilité d'une différenciation de l'expérience selon les genres. C'est au théâtre, notamment, que l'acte de voir une pièce passe plus que jamais par un « rapt mental », car le spectateur doit totalement se couper de l'extérieur. Parce qu'il est tout simplement impossible, lors d'une représentation,

ne rien écrire dans la partie barrée

NE RIEN ÉCRIRE

Examen ou concours : _____ Série* : _____
Spécialité/option : _____
Repère de l'épreuve : _____
Épreuve/sous-épreuve : _____
(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

le comprendre comme une opération qui survient dans notre esprit. Céline, dans son œuvre, rendra la capacité à opérer démolable rapt sur son lecteur, rapt étant issu entendu comme abdication d'une partie de notre subjectivité. Dans Voyage au bout de la nuit, alors que Bardamu, ayant traversé l'Atlantique, débarque à New York et se retourne à travailler à l'usine, c'est l'imagination même du lecteur qui est en cause. De fait, le contremaître interdit à Bardamu, et ce faisant à nous-mêmes, de penser. C'est alors le seul sentiment de la mécanique froide de l'usine qui nous envahit, incapables de nous représenter et d'imaginer la scène. On ne peut que ressentir, car Céline use du langage de telle sorte que toute représentation est court-circuitée. On le voit dans une phrase tirée de Voilà à crédit alors que le narrateur, prenant un bain de mer, est baloté par les flots : « C'est la crête fumante [...] bétonnée de cent mille galets, qui s'écrase et me happe. » Ici, la représentation est troublée : c'est la vague, par exemple, et non la crête, qui devrait me happer. Le livre s'affirme bien alors comme « extrait » de mon imagination et comme « coupure » avec mon expérience quotidienne.

Dès lors, ce déphasage entre le vécu coutumier

N°

8.1.75

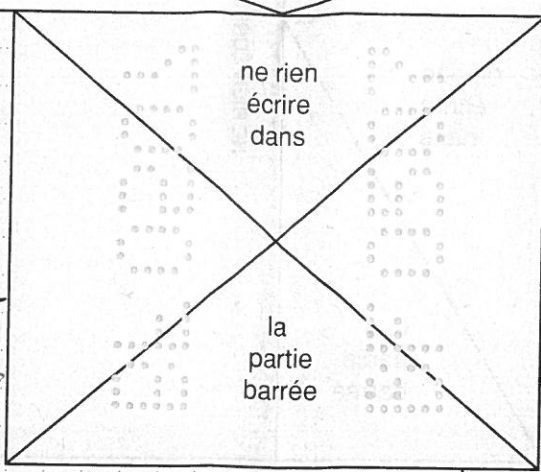
N°

8.1.75

* qui parle des « livres » général

IE 951 700 - IMPRIMERIE NATIONALE - 2018-02-PF 005 000

et celui que procure la lecture serait à l'origine d'un « vertige silencieux ». Le « vrai livre », pour Émaz, suscite en nous un sentiment qui reste dans l'ombre, qui, de toute évidence, ne peut pas être extériorisé. C'est l'occasion, d'abord, de constater qu'une typologie des lectures sous-tend le propos du poète. En vertu de celle-ci, les « faux » livres ne susciteraient pas ce sentiment de « vertige silencieux », peut-être parce qu'ils ne sont lus que « distraitement ». Outre le cas du « journal » que l'on feuillette, c'est le cas, on peut en faire l'hypothèse, des lectures où on ne s'investit que peu, où la « tension » de l'esprit est « basse » ou inexistante. Dans Sur la lecture de Proust, le narrateur évoque ainsi la description d'un château, trouvée dans l'un de ses livres, qui le laisse de marbre, car le vocabulaire technique employé l'amène à « sursoler » - sans grande attention - le passage descriptif. À l'inverse, on éprouverait un « vertige silencieux » dans Le Druit et la Trépan de Faulkner, au moyen du flux de conscience. Le cas de Quentin est éclairant à cet égard. Le personnage, de fait, dévoré par un amour incestueux, devient fou, et l'« intelligence » même du lecteur s'en trouve compromise. En effet, pour saisir les hallucinations de Quentin, un « rapt mental » auquel on consent s'impose. Il faut tenter d'abandonner la raison pour saisir ses paroles, telles que : « Tu croyais que c'était eux mais c'était moi tu croyais que j'étais dans la maison où ce maudit chèvrefeuille m'efforçant de ne pas penser [...] ». Le « vertige »



éprouvé face à la folie de Quentin reste cependant « silencieux ». Car, n'étant pas pour nous-mêmes, nous nous trouvons incapables de poser des mots sur son état mental.

Émaz souligne ainsi l'attitude particulière à adopter lors de la lecture, attitude de retrait qui requiert l'attention, et, au même temps, nous ôte une partie de nous-mêmes. Notre retraite ^{pour} prépare à éprouver le « vertige silencieux ». Toutefois, l'attitude requise par Émaz paraît à bien des égards éloignée de nos conditions réelles de lecture. Dès lors, il s'agit de voir si le « rapt mental » tel qu'il le décrit, et le sentiment de « vertige », restent d'actualité malgré tout.

Quand bien même la « coupure » prônée par Émaz ne survient pas toujours lors de la lecture, il semblerait que l'acte de « rapt » qu'il dépeint demeure, quoique incomplètement. En d'autres termes, nous n'abdiquons plus qu'une parcelle de nous-mêmes.

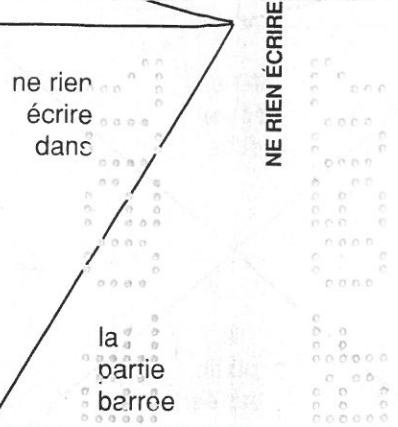
De toute évidence, la « coupure » qui appelle Émaz de ses vœux ne correspond pas toujours à la réalité de l'expérience de lecture, ce qui n'empêche pas de ressentir malgré tout un « vertige silencieux ». En effet, on pourrait dire que l'on ne lit rarement sans distraction. Pour autant, perd-t-on ce faisant ce que la lecture nous apporte de richesses ? Barthes, dans ses Œuvres essais critiques, montre, à partir d'une analyse des Maximes de La Rochefoucauld, que la lecture peut être « distraite [...] » sans pour autant apparaître notre expérience de lecture. Ainsi, il oppose la

N°
5.15

N°
.7.15

des esclaves noirs, dépossédés de leur langue, sous la surveillance d'un maître. Ils sont à l'image des esclaves étrangers à la langue natale, après avoir été vendus aux Blancs. Mais l'esclave vieil homme finit par s'enfuir, et, traversant les bois, poursuivi par le chien, il finit par découvrir sa subjectivité, et sa langue. « Je... je fus les [les arbres] contempler enfin. » déclare-t-il, alors qu'il parlait auparavant de lui à la 3^e personne. Au sens de Chamoiseau, donc, la lecture est censée alors devenir un instrument de libération et de récupération de la langue créole que l'on avait abdiquée. En lisant, j'expérimente d'abord le « vertige silencieux » qui tenaille l'homme en proie à l'incapacité de sonder les profondeurs de sa langue. Puis, le livre cesse d'être « retraite » paisible ; il devient en effet zone de combat, de lutte pour retrouver la langue perdue.

En ce sens, parce que la parole est retrouvée, le vertige cesse d'être « silencieux », mais devient sonore, bruyant. Désormais, le vertige face aux possibilités du langage n'a plus rien d'intime : on le proclame haut et fort. C'est cette voie que suit Césaire dans Cahier d'un retour au pays natal, et c'est ce trajet qu'emprunte de même son lecteur. Ainsi, on peut lire au début de l'œuvre : « Au bout du petit matin [...] les dentilles dynamitées d'alcool. » Le lecteur est confronté à une langue abaissée, humiliée, qui peu à peu relève la tête : « Et nous sommes debout maintenant, mon peuple et moi. » - écrit Césaire



IE 951 700 - IMPRIMERIE NATIONALE - 2018-05-PF 005 000

N°
12/75

Examen ou concours :

Série* :

Spécialité/option :

Repère de l'épreuve :

Épreuve/sous-épreuve :

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Note :

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

20

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

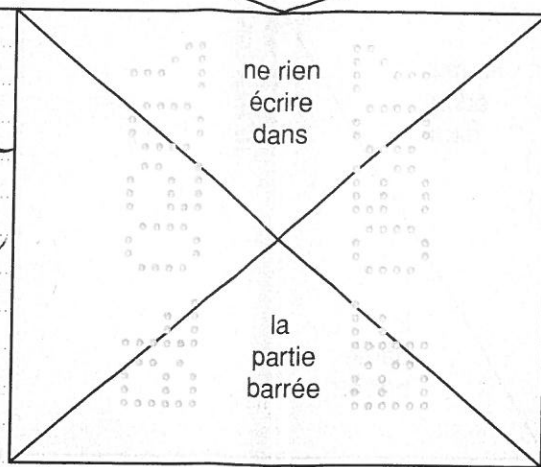
Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

de « revenir sur ses pas » si on en a manqué une partie, une attention totale s'impose. Avec Le Bourgeois gentilhomme de Molière, on s'aperçoit que cette attention conduit droit au « vertige silencieux » (qui n'est donc pas l'apanage exclusif du livre, mais aussi de la représentation théâtrale). La pièce requiert une « retraite » absolue dans la concentration pour saisir l'imbrication des fictions. De fait, si la fiction théâtrale, n'ajoutant les lubies du Bourgeois qui se proclame « Obormouchi » ; celles de sa famille, qui l'entretient dans sa folie ; puis la métalepse finale du ballet des nations. À la fin de la représentation, en effet, des spectateurs arrivent sur scène, et réclament le livret de la pièce. Symboliquement, c'est donc le spectateur lui-même qui, à force de s'être retiré du monde, s'en détache totalement en étant emporté à son tour dans la métalepse finale. Il devient alors jeu à l'image du Bourgeois ; son « intelligence » lui est ravie. Confronté au « vertige » de la folie, celui-ci est toutefois bruyant, et non plus silencieux, car la folie ici suscite le rire des spectateurs etrompt le caractère solipsiste de la littérature dépeint par Elmag.

Cependant, il reste aisé, même au théâtre, de per

N°
21/75

turber l'opération de « retrait », on témoigne par exemple la mise en scène de La Résistible ascension d' Arturo Ui de Brecht par Galbach. En effet, le lien entre la montée contemporaine des extrêmes et du nazisme y est explicite, à la fin de la pièce, et nous ramène donc dans le monde dont on avait voulu



se couper : « Le ventre est encore fécond d'où a surgi la tête immonde. » Cela amènerait à dire que lire (ou voir une pièce) implique moins un « rapt mental » qu'un retranchement partiel des facultés de notre esprit, ce qui dès lors limite la sensation de « vertige ». Si la lecture de Du côté de chez Swann de Proust impose bien « une coupure » au lecteur, un investissement entier dans l'œuvre, il n'y a pour autant pas de « rapt mental ». En effet, pour Proust, chacun est enfermé dans sa propre vision du monde, et, dès lors, ne peut se voir ravir la capacité de représentation de l'univers. Par exemple, lors de la scène de la mare de Montjouvain, le narrateur voit le paysage s'unifier brusquement. Le soleil se reflète dans la mare ; le vent courbe les hautes herbes et les plumes des poules : en somme, tout prend sens. Mais tout prend sens pour Proust, et uniquement pour lui, car cette vision unifiée du monde lui appartient en propre. Confronté au vertige de son expérience, ce vertige reste « silencieux » en ce que les mots qui le traduisent, nous lecteurs, ne nous émeuvent pas aussi profondément. Le rapt n'est donc pas total. Au mieux, nous avons été captivés par la beauté du style proustien, mais en aucun cas, Proust ne nous a ravi notre

imagination. Tout au plus nous incite-t-il à expérimenter nous-mêmes « un vertige silencieux ».

Ainsi, la position d'Emag est mise en échec si l'on relève la possibilité d'éprouver un vertige par une lecture qui n'est pas pleinement attentive. Elle l'est a fortiori en constatant l'échec patent du « rapt mental ».

, lors de certaines lectures, comme dans l'œuvre de Proust. Mais, malgré tout, on en demeure à une lecture en retrait, quasi solipsiste. Or, on pourrait envisager la littérature comme une mise en relation étroite avec le monde, littérature qui n'aboutit pas à un « rapt » mais au contraire à une libération du lecteur.

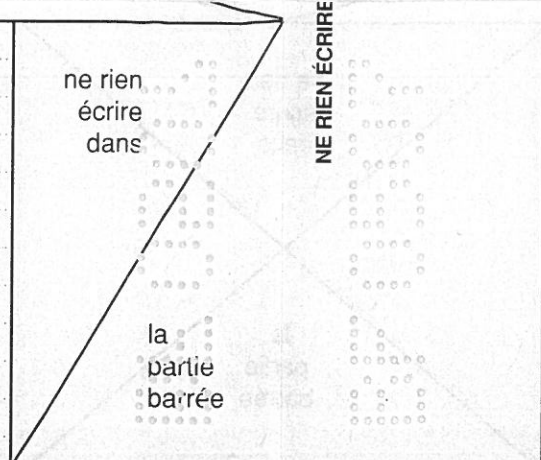
La littérature - et l'acte de lire en général - au lieu de ravir une partie de nous-mêmes, nous permettrait d'actualiser pleinement notre être. Un vrai livre serait en ce sens un « vertige » bruyant, permettant de dire haut et fort, de partager avec autrui, ce qui est vertigineux, précisément.

« [L'] acte véritable de lire nous rétablirait dans toutes nos capacités mentales, et, en ce sens, servirait pour le lecteur une libération. Tandis que le « rapt mental » nous dépouille d'une partie de nous-mêmes, la libération - par la lecture - stimule notre imagination, notre intelligence, nos sens. C'est la position de D. Chamoiseau, auteur de La Créolité, dans L'Esclave vieil homme et le molosse. Dans ce roman, Chamoiseau donne à voir une plantation où travaillent

se couper : « Le ventre est encore fécond d'où a surgi la tête immonde. » Cela amènerait à dire que lire (ou voir une pièce) implique moins un « rapt mental » qu'un retranchement partiel des facultés de notre esprit, ce qui dès lors limite la sensation de « vertige ». Si la lecture de Du côté de chez Swann de Proust impose bien « une coupure » au lecteur, un investissement entier dans l'œuvre, il n'y a pour autant pas de « rapt mental ». En effet, pour Proust, chacun est enfermé dans sa propre vision du monde, et, dès lors, ne peut se voir ravir la capacité de représentation de l'univers. Par exemple, lors de la scène de la mare de Montjouvain, le narrateur voit le paysage s'unifier brusquement. Le soleil se reflète dans la mare ; le vent courbe les hautes herbes et les plumes des poules : en somme, tout prend sens. Mais tout prend sens pour Proust, et uniquement pour lui, car cette vision unifiée du monde lui appartient en propre. Confronté au vertige de son expérience, ce vertige reste « silencieux » en ce que les mots qui le traduisent, nous lecteurs, ne nous émeuvent pas aussi profondément. Le rapt n'est donc pas total. Au mieux, nous avons été captivés par la beauté du style proustien, mais en aucun cas, Proust ne nous a ravi notre

N°
D.M.S

N°
12/75



Examen ou concours : _____ Série* : _____
 Spécialité/option : _____
 Repère de l'épreuve : _____
 Épreuve/sous-épreuve : _____
 (Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note : 20 Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) : _____

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

IE 951700 - IMPRIMERIE NATIONALE - 2018-02-PF 005 000

N° .../...

dans les dernières pages. Dès lors, la lecture amène bien à saisir les affres de l'humiliation d'un peuple qui désolmais demande la liberté, au lieu de se taire. On est donc loin d'un livre pensé comme « retraite », car son but est de nous faire garder à l'esprit notre « environnement ». Autrement dit, nous sommes toutes ces fois lue avec attention Ésaïe, mais toujours avec, à l'esprit, une connaissance de l'Histoire, des discriminations de fait qui demeurent, de la lutte des langues pour la reconnaissance.

Il semble donc que cette conception de l'acte de lire comme libérateur aille de pair avec un état d'esprit précis et bien distinct de celui prôné par Émraz. De fait, il faudrait lire en étant pleinement en prise avec la réalité quotidienne. Chac, évoquant son expérience de lecteur dans le maquis dans Feuillets d'hypnos, lie l'aspect libérateur et la connexion de la lecture avec le monde. D'une part, il affirme que relire ses poèmes est une moyen de lutter contre la barbarie nazie. C'est par la fréquentation de la beauté de la littérature que le combat contre l'ennemi ne se limite pas à la violence pure. En un sens, le livre n'est plus « retraite » si on l'entend au sens militaire : il est

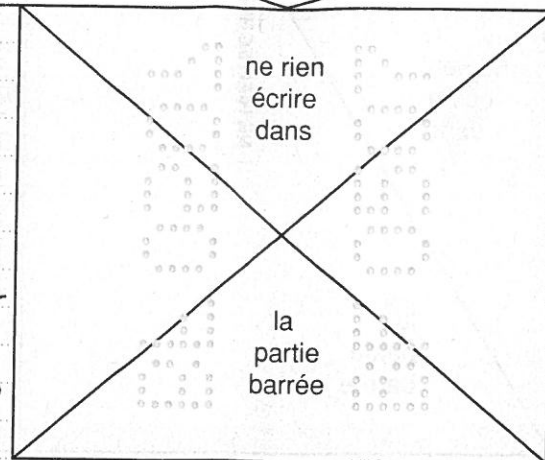
N° 13/15

le moyen de faire affluer des forces dans la bataille, d'augmenter la « tension » de la lecture. Par la lecture, Échar triomphe de la barbarie. Ce faisant, il reste malgré tout très tributaire de « l'environnement », [de] l'agenda, [de] l'emploi du temps, en ce que chaque lecture menace de s'interrompre

si éclate une escarmouche. Nous qui, après Échar, lisons ses textes, pouvons à notre tour éprouver le vertige d'un homme mesurant l'écart entre la possibilité d'écrire et le risque de mourir à tout moment, ce n'est ^{fragile} Échar ^{omniprésent} parvient à nous communiquer ce vertige que ce dernier ne s'commune pas dans le silence.

L'acte véritable de lire pourrait ainsi tenir à la capacité de se libérer, de se rétablir dans ses facultés, et, en outre, conduirait à ne pas découper totalement du monde en lisant.

Antoine Émaz défend une attitude de retrait au moment de la lecture, qui appelle de notre part une attention oigüe. Mais, ce faisant, on abdique quelque chose de soi : un « rapt mental » se produit, nous faisant ressentir un « vertige » impossible à exprimer. Cependant, il apparaît que l'attention requise peut faire défaut, ce qui ne nous empêche pas de ressentir ce « vertige », quoique il ne nous soit que partiellement éprouvé. La conception d'une littérature libératrice permettrait de mettre des mots sur ce



vertige, de le rendre sonore, car elle nous rétablit dans nos facultés de l'exprimer.

Le propos d'Émaz, de façon plus générale, pointe le caractère social de la lecture, où le solipsisme radical semble voué à l'échec, et où on lit toujours en relation, d'une façon ou d'une autre, avec le monde.